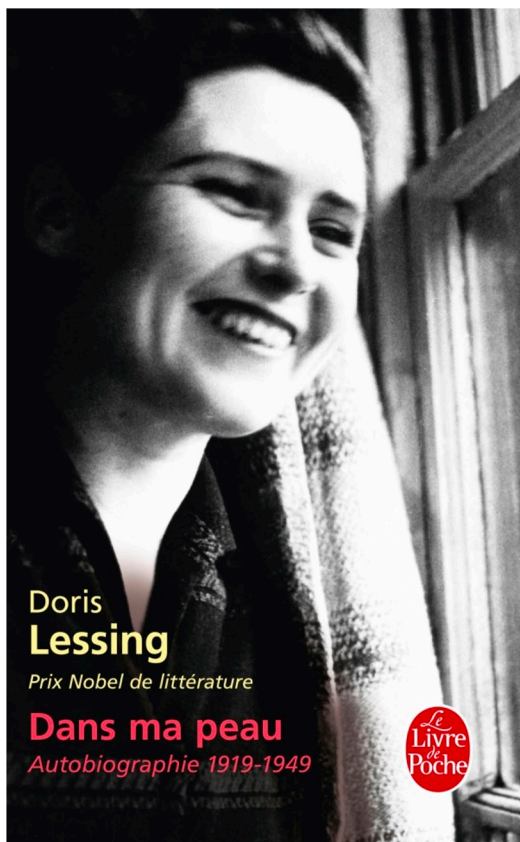


# le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## **Dans ma peau** (autobiographie 1919-1949)

*Doris Lessing*



Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.

DORIS LESSING

*Dans ma peau*

Autobiographie  
(1919-1949)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ANNE RABINOVITCH

ALBIN MICHEL

# 1

« Elle était très jolie, mais ne s'intéressait qu'aux chevaux et à la danse. »

Ce refrain tintait tout au long des récits d'enfance de ma mère, et je mis des années à en comprendre le sens : « Mais c'est de sa propre mère qu'il s'agit ! » Elle n'utilisait jamais d'autres mots, et ce ne pouvaient être les siens, puisqu'elle ne se souvenait pas de sa mère. Non, elle avait entendu les domestiques le dire, car, inconsciemment, elle prenait un visage de circonstance, avec une expression réprobatrice, et, toujours, une moue dégoûtée. Cela m'évoquait un monde inférieur aussi exotique que, pour les gens qui l'habitaient, les légendes de cannibales et de païens. Les serviteurs et les bonnes avaient élevé les enfants après la mort en couches, d'une péritonite, de la frivole Emily McVeagh, qui venait de mettre au monde son troisième bébé alors que son aînée, ma mère, avait seulement trois ans. Il n'y a pas même une photographie d'Emily. Elle n'est personne. Elle n'est rien du tout. John William McVeagh refusait de parler de sa première femme. Qu'a-t-elle bien pu faire ? me demandais-je. Après tout, la légèreté n'est pas un crime. Je finis par saisir. Emily Flower était ordinaire, il n'y avait pas d'autre raison.

Une chercheuse fut alors invitée à faire la lumière sur ces régions lointaines, et elle rapporta une masse de documents qui constitueraient la base d'un roman victorien, de Trollope peut-être, dont le chapitre sur Emily Flower, intitulé « Quelle faute a-t-elle pu commettre ? », serait, en dépit de sa brièveté, le plus triste.

« Nous avons obtenu ces informations sur la famille Flower grâce aux extraits de naissance, aux actes de mariage et de décès, aux archives de la paroisse, aux registres du recensement, de l'apprentissage, des propriétaires de charlands, des gabarriers et des bateliers, par l'histoire locale

et les testaments», écrit la chercheuse, évoquant d'une phrase l'Angleterre de Dickens.

Un certain Henry Flower, marin de son état, apparaît en 1827, et est inscrit comme pourvoyeur de vivres en 1851. Il était né dans le Somerset, et sa femme, Eleanor, à Limehouse. Leur fils, George James Flower, père de la coupable Emily, était en apprentissage chez John Flower, probablement son parent. La famille Flower possédait des chalands, et l'extrait de naissance d'Emily indique que son père était gabarier.

Le clan Flower vivait dans Flower Terrace et ses environs, aujourd'hui détruits, et George James et sa femme Eliza Miller habitaient au numéro 3. Cela se trouvait à Poplar, près de l'actuel Canary Wharf. Il y avait quatre enfants. Eliza devint veuve à l'âge de trente-cinq ans, et on voit combien le clan était soudé et solidaire car les gabarriers et les bateliers lui permirent d'avoir une péniche et de prendre des apprentis, chose inhabituelle pour une femme. Les enfants réussirent, et elle finit dans une maison agréable, avec une rente. Emily était la plus jeune, et elle épousa John William McVeagh en 1883.

Ma mère décrivait la maison où elle avait été élevée comme une haute demeure étroite, glacée, sombre, déprimante ; son père était très strict en matière de discipline, et il l'effrayait toujours prêt à tenir des discours de morale.

À la fin de l'époque victorienne, la classe ouvrière avait une belle vie, et se rendait aux courses et à toutes sortes de fêtes et de célébrations. Ils mangeaient et buvaient de bon cœur. Rien de froid ni de sinistre à Flower Terrace ni dans les rues voisines, pleines d'amis et de parents. Emily quitta cette vie de clan chaleureuse pour se jeter dans les bras, sans doute ardents, de John William McVeagh — il avait dû être très amoureux pour l'épouser — mais elle était censée s'adapter à ses ambitions, aux snobismes terrifiants d'un homme qui luttait pour échapper à la classe ouvrière. Je l'imagine se précipitant dès la première occasion dans sa famille, pour s'amuser, aller au bal et aux courses. Dans la maison de son mari planait la désapprobation, telle une bruine pénétrante, et elle en mourut, du moins à mes yeux, à l'âge de trente-deux ans.

Ma mère ne mentionnait jamais son grand-père, le père de John William, qui, sûrement, ne parlait pas plus de lui que d'Emily.

« Les renseignements sur cette famille, écrit la chercheuse, se basent sur les dates de naissance, de décès et de mariage, sur le directoire, les Archives nationales, les archives militaires et les livres sur la charge de la Brigade légère, les rapports du recensement, les testaments et les annuaires locaux. Les archives militaires sont souvent incorrectes en ce qui concerne les dates de naissance et les professions, car les hommes qui s'enrôlaient donnaient des informations inexactes pour des raisons personnelles, et il aurait été difficile de vérifier des inscriptions antérieures à 1837. De toute manière, dans l'armée du XIX<sup>e</sup> siècle, les bureaux de recrutement n'étaient pas exigeants. »

John McVeagh était né au Portugal, et son père était soldat. Il faisait partie du 4<sup>e</sup> régiment de dragons légers et était devenu sergent-major des hôpitaux en 1861, lorsqu'il quitta l'armée. Il avait fait la guerre en Crimée et en Turquie orientale, à la tête de la Brigade légère — c'est la vérité, mais certains soldats l'ont prétendu alors qu'ils n'en avaient aucun droit. Pourquoi voulaient-ils avoir participé à un tel carnage ? La conduite de John McVeagh fut exemplaire. Lorsque son cheval fut abattu, il continua de soigner des blessés alors qu'il était lui-même touché. Il reçut plusieurs médailles. Voici un article paru le 1<sup>er</sup> mars 1862 dans la *United Service Gazette* :

4<sup>e</sup> régiment des hussards (de la Reine), Cahir. Vendredi 21 du mois écoulé, le Sergent-Major J. McVeagh anciennement de ce régiment, à ce jour hallebardier de la garde à la Tour de Londres, a reçu, des officiers de son corps précédent, une bourse contenant 20 guinées, et une tabatière en argent magnifiquement gravée, en remerciement pour ses services. Peu d'hommes ont été plus honorés pour leur bonne conduite que le Sergent-Major McVeagh quand il a quitté son régiment au Curragh il y a quelques mois, pour prendre ses nouvelles fonctions après 24 années de service. Les sous-officiers et les simples soldats lui ont offert un splendide service à thé avec l'inscription suivante : « À John McVeagh, Sergent-Major des hôpitaux, en signe de respect pour sa grande bonté ». Pendant la guerre de Crimée il n'a pas abandonné son régiment sur le champ de bataille, soignant les malades et les blessés et, pour sa conduite exemplaire, il a reçu une médaille, et une rente de 20 £,

ainsi qu'une décoration turque et criméenne avec quatre agrafes.

Sa femme, Martha Snewin, dont le père était cordonnier, était née dans le Kent. Elle avait voyagé dans tout le pays avec son mari lorsqu'il recrutait pour l'armée. Nous ne savons rien d'autre sur elle. Il prit soin de donner une bonne éducation aux enfants. Leur fille Martha, qui s'occupa de lui après la mort de sa mère, eut largement de quoi vivre, mais elle demeure l'une des femmes invisibles de l'histoire.

Mon grand-père John William était son plus jeune fils. Il débuta comme employé à l'Office national météorologique, et entra dans une banque en 1881. Il devint directeur de banque dans Barking Road, mais il devait mourir à Blackheath. Il améliorait sa situation matérielle à chaque déménagement, et ce fils de simple soldat épousa sa seconde femme, qui succédait à Emily, à St. George, dans Hanover Square. Cette marâtre n'était pas juive comme je le croyais — à cause de son élégant visage et de son nez aquilin — mais fille d'un pasteur dissident, qui devint par la suite prêtre de l'Église anglicane. Elle venait d'une famille bourgeoise, et s'appelait Maria Martyn. Ma mère la décrivait avec hostilité, comme une belle-mère typique, froide, correcte, consciencieuse, incapable de montrer de l'amour ou même de l'affection aux trois enfants. Ils préférèrent vivre en bas avec les domestiques aussi longtemps qu'on le leur permit, mais ma mère et son frère John devinrent bourgeois à un point extrême, presque maniaque, tandis que la troisième, Muriel, se mariait dans la classe ouvrière. Ma mère resta en contact étroit avec elle, mais son père ne voulait plus en entendre parler. Elle tenait de sa mère, disaient les serviteurs.

Il fut donc déçu par ses deux filles. Lorsque ma mère décida d'être infirmière, au lieu d'aller à l'université — John William avait des ambitions pour elle —, ce fut sans son approbation. Du moins jusqu'au moment où elle réussit, mais il était trop tard pour renouer les liens. Jamais ma mère ne parlait de son père avec affection. Elle exprimait du respect, et de la gratitude pour ses bons traitements, car il avait fait en sorte de leur donner tout ce qui convenait à des enfants bourgeois. Elle était allée dans une école honorable, et elle avait appris la musique, avec tant de facilité

que les examinateurs lui avaient prédit une carrière de pianiste concertiste.

Le titre du chapitre consacré à ma mère dans cette saga serait fort triste, et plus je vieillis, plus sa vie me paraît pénible. Elle n'aimait pas ses parents. Mon père n'aimait pas les siens non plus. Il me fallut des années pour saisir ce fait, peut-être parce qu'il avait toujours raconté sur le ton de la plaisanterie qu'il avait quitté sa famille à la première occasion pour partir le plus loin possible, comme employé de banque à Luton.

Mon arrière-grand-père paternel, un certain James Tayler, apparaît dans le recensement de 1851 comme fermier à la tête de soixante-cinq hectares et de cinq employés, à East Bergholt. Il s'occupait de poésie mélancolique et philosophique, ce qui explique peut-être pourquoi il ne réussissait pas. Il épousa Matilda Cornish. La famille Tayler travaillait dans les banques à divers titres, elle comportait des fonctionnaires, des figures littéraires mineures, souvent des fermiers, dans le Suffolk et le Norfolk. Pendant les migrations du XIX<sup>e</sup> siècle ils partirent pour l'Australie et le Canada, où beaucoup vivent encore. Mais mon grand-père Alfred décida de ne pas cultiver la terre. Il fut employé de banque à Colchester. Il était marié avec Caroline May Batley.

C'était la femme que mon père détestait tant — sa mère.

Il décrivait son père, Alfred Tayler, comme un homme rêveur, sans ambition, qui passait ses loisirs à jouer de l'orgue à l'église du village, et rendait son épouse prétentieuse folle de frustration. Mais quand je l'appris, mon père était lui aussi un rêveur sans ambition qui mettait hors d'elle sa malheureuse femme. En fait, mon grand-père Alfred finit comme directeur de la London County Westminster Bank de Huntingdon, mais j'ignore s'il continuait de jouer de l'orgue à l'église locale. Lorsque Caroline May mourut, il se remaria aussitôt, la même année, avec une femme beaucoup plus jeune que lui, Marian Wolfe, trente-sept ans — il en avait soixante-quatorze. Elle était également fille de pasteur.

Prêtres et directeurs de banque figurent donc dans les archives des deux côtés de la famille.

Caroline May Batley, la mère de mon père, est demeurée une ombre, presque comme la pauvre Emily. Le seul souvenir agréable de mon père en était la délicieuse quoique solide nourriture qu'elle préparait, comme la

décrit Mrs Beeton. Il racontait inlassablement, avec un plaisir que ma mère partageait, comment Caroline était venue au Royal Free Hospital pour affronter le couple de jeunes fiancés, malades tous les deux, et dire à son fils que s'il épousait cette mégère d'infirmière McVeagh il le regretterait toujours. J'ose affirmer que Caroline May était mal placée pour se comporter de la sorte. Elle était sans doute apparentée au peintre Constable. J'aime à le croire.

Ma mère passa son enfance et son adolescence à réussir en tout, parce qu'elle devait plaire à son père si sévère. Elle excellait en classe, elle jouait parfaitement au hockey, au tennis et à la crosse, elle faisait du vélo, allait au théâtre, au music-hall, aux soirées musicales. Son énergie était phénoménale. Elle lisait toutes sortes d'ouvrages d'avant-garde, et était décidée à ne pas donner à ses enfants l'éducation aride et glacée qu'elle avait reçue. Elle étudiait Montessori et Ruskin, et H.G. Wells — en particulier *Joan and Peter*, qui présentait avec ironie la manière dont les enfants étaient déformés par l'éducation. Elle m'a raconté que tous ses contemporains avaient lu *Joan and Peter* et étaient déterminés à faire mieux. Il est étrange de voir comme disparaissent des livres ayant exercé autrefois une telle influence. *Bêê, bêê, mouton noir*, de Kipling, lui arrachait des larmes, à cause de son enfance.

Elle devint infirmière et dut vivre de son salaire, si bas qu'elle avait souvent faim et ne pouvait s'acheter de gants ni de mouchoirs, ni de jolis chemisiers. La Première Guerre mondiale éclata et mon père, grièvement blessé, arriva dans le service où elle travaillait. Il y resta plus d'un an, et durant cette période elle connut un grand chagrin, car le jeune médecin qu'elle aimait se noya sur un navire coulé par une torpille.

Pendant que ma mère menait une vie exemplaire de jeune fille victorienne, puis édouardienne, modèle de la femme moderne, mon père vivait heureux à la campagne, passant avec les enfants des fermiers de Colchester tous ses moments en dehors de l'école (qu'il détestait, contrairement à ma mère qui s'y plaisait, car elle y réussissait si bien). Ses parents le battaient — qui aime bien châtié bien — et jusqu'à sa mort il parla avec horreur des dimanches où il y avait deux offices, plus le catéchisme. Il redoutait ce jour-là toute la semaine, et refusa des années d'approcher d'une église. *Ainsi va toute chair* de Butler ressemblait à



son enfance, disait-il, mais par chance il pouvait s'échapper dans les champs. Il avait toujours voulu travailler la terre. Cependant, dès l'instant où il quitta l'école, il s'éloigna de ses parents, entra dans la banque, qu'il haïssait, et travailla dur, car les gens se donnaient plus de peine qu'aujourd'hui, mais surtout, il jouait. Il aimait toutes sortes de sports, jouait au cricket et au billard pour son comté, montait à cheval, dansait, marchant des kilomètres pour se rendre au bal dans un autre village ou une ville voisine. Quand ma mère parlait de sa jeunesse, ses récits évoquaient *Ann Veronica* ou les femmes modernes décrites par Shaw, alors que les souvenirs de mon père rappelaient D.H. Lawrence dans *Amants et Fils*, ou *Le Paon blanc* — ces jeunes gens aux prises avec des amitiés littéraires émotionnelles et affectées, que font évoluer les conversations et les lectures communes. Il disait que dès le moment où il avait quitté ses parents et acquis son indépendance il avait eu une vie formidable et profité de chaque minute, et que pendant dix ans il avait su mieux que personne tirer parti de l'existence. Il avait vingt-huit ans quand la guerre éclata. Deux fois il avait eu de la chance, disait-il, la première, quand il avait été renvoyé des Tranchées à cause d'un appendice en mauvais état, manquant ainsi la bataille de la Somme où toute sa compagnie avait été tuée, et la seconde, lorsqu'il avait reçu un obus sur la jambe, deux semaines avant Passchendaele, où, cette fois encore, il n'y avait eu aucun survivant.

Il était très malade, non seulement à cause de sa jambe amputée, mais parce qu'il souffrait de ce qu'on appelait alors un syndrome commotionnel. En fait il était déprimé, il souffrait d'une véritable dépression qui ressemblait, expliquait-il, à une pièce froide et obscure sans issue, où personne ne pouvait lui porter secours. Le « gentil médecin » auquel on l'adressa lui conseilla de tenir bon, la science ne pouvait rien pour lui, mais l'angoisse disparaîtrait. Les « horribles choses » qui assaillaient l'esprit de mon père n'étaient pas aussi extraordinaires qu'il le croyait : elles existaient chez tout le monde, la guerre les avait aggravées, sans plus. Mais mon père parlait souvent des soldats qui, « commotionnés » ou incapables de s'extirper de leurs trous de boue pour affronter l'ennemi, risquaient d'être abattus pour leur lâcheté. « Cela aurait pu être moi, répéta-t-il toute sa vie. J'ai juste eu de la chance. »

Il se trouvait donc dans le service de ma mère, dans le vétuste Royal Free Hospital à l'est de Londres. Il vit son malheur lorsque son grand amour se noya et il sut qu'on lui avait proposé un poste de direction à St. George's, célèbre centre hospitalo-universitaire, un honneur, car habituellement cette place était offerte à des femmes plus âgées. Mais ils décidèrent de se marier, ce qui ne lui posa aucun problème à lui, mais fut un dilemme pour elle, avoua-t-elle par la suite. Il disait souvent qu'il lui devait sa santé mentale, qu'il lui devait tout, car, sans ses soins dévoués, jamais il n'eût surmonté cette année de maladie. Les mariages d'affection étaient les meilleurs, ajoutait-il. Quant à elle, elle se réjouissait de son efficacité et de son succès, et savait qu'elle remplirait à merveille ses fonctions dans un grand hôpital. Elle voulait cependant avoir des enfants, pour compenser ses souffrances d'autrefois. Elle l'expliquait ainsi.

Mon père ne fut pas l'unique soldat à ne jamais pardonner à son pays les promesses trahies : ils étaient nombreux à le ressentir, en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne, ces vétérans que l'amertume ne quitta jamais. Des innocents, des idéalistes : ils croyaient vraiment que c'était une guerre pour mettre fin à la guerre. Des femmes que mon père décrivait comme d'horribles sorcières lui avaient donné une plume blanche à Londres — il avait déjà une jambe de bois sous son pantalon, et son « syndrome comotionnel » le faisait douter de la nécessité de rester en vie. Il n'oublia jamais cette plume blanche, il en parlait comme d'un symptôme, encore, de la folie tenace, inévitable et désespérée du monde.

Il lui fallait quitter l'Angleterre, qu'il ne supportait plus, et il demanda à être muté à la Banque impériale de Perse, à Kermanshah. Aujourd'hui j'emploie le nom Banque impériale de... pour voir la réaction des gens, qui s'exprime par un rire incrédule, car cette période paraît aujourd'hui aussi délicieusement absurde que... par exemple, une notion acquise pourra le sembler à nos enfants.

Ma mère souffrait de dépression, sans doute à cause des difficultés à choisir entre le mariage et cette carrière où elle réussissait si bien. Et à cause de son amour perdu, qu'elle n'oublia jamais. Parce qu'elle avait travaillé si dur pendant la guerre, et à cause de tous les hommes qu'elle avait vus mourir... Cela se passait en 1919, l'année où

vingt-neuf millions de personnes moururent d'une épidémie de grippe, oubliée pour on ne sait quelle raison par les récits de l'époque. Dix millions furent tuées par la Grande Guerre, surtout dans les tranchées, une statistique dont nous nous souvenons chaque 11 novembre, mais vingt-neuf millions ont succombé à la maladie, parfois appelée grippe espagnole.

Mon père était encore effondré, mais les pires souffrances qu'il avait endurées appartenaient au passé. Les médecins leur avaient conseillé de ne pas avoir d'enfant tout de suite. On disait en plaisantant que ma mère avait dû tomber enceinte la première nuit. En ce temps-là les gens attendaient souvent le soir des noces. Mais il y a une autre raison. En 1919, ma mère avait trente-cinq ans, un âge considéré comme tardif pour une première grossesse. Étant infirmière, elle devait être consciente des dangers d'attendre plus. Peut-être une partie de son esprit dont elle ignorait l'existence veilla-t-elle à la conception.

Ils arrivèrent donc, malades tous les deux, dans la grande maison de pierre sur un plateau entouré de montagnes aux sommets enneigés, dans cette ancienne ville de marchands, Kermanshah — qui a été si endommagée et en partie réduite en poussière par les bombes, pendant la guerre des années 1980 entre l'Iran et l'Irak.

J'y vis le jour le 22 octobre 1919. Ma mère eut un accouchement difficile. Au forceps. J'eus le visage marqué de violet pendant des jours. Cette naissance pénible a-t-elle laissé des séquelles — modifié ma nature? Qui sait. Une chose comptait — être née en 1919, alors que la moitié de l'Europe était un cimetière, et que les gens mouraient par millions dans le monde entier. Comment l'ignorer? À moins de croire que l'esprit de chaque être humain est bien distinct de tous les autres, séparé de l'âme collective. Une notion fort peu vraisemblable.

Cette guerre ne perd pas de son importance à mesure que le temps passe, bien au contraire. En 1990, année où j'ai commencé à écrire ce livre, j'étais dans les collines de l'arrière-pays du sud de la France, je visitais les petites villes et les charmants villages, fortifiés il y a des siècles, et dont chacun possède un monument aux morts. D'un côté figure la liste des douze ou vingt jeunes gens tués pendant la Première Guerre mondiale, et cela dans de minuscules villages qui même aujourd'hui ont seulement une cinquan-

taine d'habitants. En général, tous les jeunes gens de l'endroit sont morts. Dans toute l'Europe, dans chaque bourg, dans chaque ville, il y a un monument aux morts, avec les noms des victimes de la Première Guerre mondiale. De l'autre côté de la flèche ou de l'obélisque sont inscrits les deux ou trois noms des morts de la Seconde Guerre mondiale. En 1918, tous les jeunes gens en bonne santé de l'Europe étaient morts. En 1990, je me trouvais à Édimbourg où, dans un château gris et glacé, sont conservées les rangées de registres avec les noms des jeunes Écossais tués entre 1914 et 1918. Des centaines de milliers de noms. Puis à Glasgow — la même chose. Puis à Liverpool. Les archives de ce massacre, la Première Guerre mondiale. Des vies non vécues. Des enfants jamais nés. Nous avons soigneusement oublié les dégâts faits en Europe par la guerre, mais nous vivons encore avec. Si la « fleur de l'Europe » (on les appelait ainsi) n'avait pas été tuée, si ces enfants et ces petits-enfants avaient vu le jour, peut-être ne connaîtrions-nous pas à présent cette existence de second ordre, cette confusion et cette incompetence.

Il y a peu de temps passait dans un cinéma de Kilburn *Oh que la guerre est jolie!*, cette satire de la bêtise de la Première Guerre mondiale. Quand nous avons quitté la salle obscure pour retrouver la rue, une vieille femme au regard vif se tenait près de la sortie, et dévisageait chaque spectateur, gravant son image dans notre mémoire. Le film s'achève sur deux femmes qui errent en trébuchant au milieu des tombes de guerre, pendant des kilomètres, des femmes qui n'ont jamais trouvé d'hommes à épouser, de pères pour leurs enfants. Cette vieille dame était sûrement l'une d'elles, et elle voulait nous le faire savoir. Le film exprimait son histoire : elle nous en informait.

Il y eut aussi les blessés de guerre, comme mon père, et les gens dont le potentiel ne fut jamais utilisé parce que le cours de leur vie avait été bouleversé — comme ma mère.

Pendant ce voyage dans les villages de France, en Écosse et dans les villes d'Angleterre, se réveillèrent en moi les émotions déchaînées de l'enfance, un sentiment de protestation, d'angoisse : celle de mes parents. J'éprouvai aussi de l'incrédulité, mais plus tardivement : *comment cela avait-il pu arriver?* Moins d'un siècle plus tôt, la guerre de Sécession avait montré le pouvoir destructeur des armes nouvelles mais nous n'en avions retenu aucune leçon. C'est

le pire des héritages de la Première Guerre mondiale : la pensée que si notre race est incapable d'apprendre, quel sera notre avenir ? Avec des gens aussi stupides que nous, que peut-on espérer ? Mais la plus forte émotion de ce voyage fut l'obscurité, faite de terreur et d'angoisse — l'émotion de mon père, une potion puissante de souffrance adulte, nullement homéopathique. Je me demande combien d'enfants élevés dans des familles estropiées par la guerre ont eu ce poison dans leurs veines avant même de pouvoir parler.

Nous sommes tous fabriqués par la guerre, pervertis et déformés par la guerre, mais nous semblons l'oublier.

Une guerre ne s'achève pas avec l'armistice. En 1919, dans une Europe couverte de tombes, demeuraient miasmes et souffrances, comme dans le reste du monde, à cause de la grippe et de ses trente millions de victimes.

Je disais en plaisantant, pour me défendre lorsque j'étais lasse de ces conversations interminables, que la guerre m'avait donné naissance. Ce n'était pas une plaisanterie. J'avais l'impression qu'un nuage gris sombre planait sur ma petite enfance, tel un gaz toxique. Par la suite, je rencontrai des gens qui avaient eu la même expérience. Peut-être la guerre m'a-t-elle la première inspiré ce besoin désespéré de m'échapper, cette aversion nerveuse pour l'endroit où je me trouvais, comme si quelque chose allait exploser ou me retenir par la cheville.